

Mona Gérardin-Laverge, « Subversion, réparation et lutte collective : réappropriations des insultes dans les mouvements féministes et queer », *Usages sociaux de l'insulte*, dirigé par Sylvie Cromer, Cédric Passard et al., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2024, p. 167-181.

Texte intégral (version autrice)

SUBVERSION, REPARATION ET LUTTE COLLECTIVE : REAPPROPRIATIONS DES INSULTES DANS LES MOUVEMENTS FEMINISTES ET QUEER

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. »

Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Le Livre de Poche, 2015 : 9

Introduction

Dans sa retentissante introduction à *King Kong Théorie*, Virginie Despentes se réapproprie une série d'insultes hétérosexistes qui partage les femmes en deux catégories, les « bonnes meufs » et les autres. La seconde catégorie, dans laquelle nous rejettent les mots insultants, devient ainsi l'espace choisi d'une sécession à l'égard du marché hétéro-patriarcal, un lieu depuis lequel prendre la parole, se nommer soi-même et construire un discours politique d'émancipation, de résistance et de solidarité féministe.

Ce geste de réappropriation des insultes est caractéristique des mouvements féministes et queer. Le terme « féministe », utilisé dans le domaine médical (il désigne dans les années 1870 le corps « pathologiquement féminisé » des hommes tuberculeux), puis pour insulter les hommes favorables à la cause des femmes, est ensuite revendiqué positivement, comme identité politique, par Hubertine Auclert (Fayolle, 2018). L'insulte « queer », « bizarre », est réappropriée dans les années 1990 aux États-Unis par les militant.e.s de la Queer Nation, pour ouvrir un espace politique radical et se distinguer « des formes institutionnalisées d'activisme gai et lesbien qui plaident en faveur de l'acceptation et de la reconnaissance des minorités sexuelles » (Cervulle et Quemener, 2016) :

« Well, yes, "gay" is great. It has its place. But when a lot of lesbians and gay men wake up in the morning we feel angry and disgusted, not gay. So we've chosen to call ourselves queer. Using "queer" is a way of reminding us how we are perceived by the rest of the world. [...] Yeah, QUEER can be a rough word but it is also a sly and ironic weapon we can steal from the homophobe's hands and use against him¹. »

Pour ces militant.e.s, la réappropriation de l'insulte retourne leurs propres armes contre les homophobes, parce qu'elle crée des solidarités entre les différentes catégories qui en sont les cibles et, en conservant la mémoire de l'injure, mobilise les affects de colère et de dégoût afin de mener une lutte politique radicale contre le monde *straight*.

Par la réappropriation politique d'insultes, les militant.e.s utilisent le pouvoir du langage, et en détournent la charge blessante pour créer des sujets politiques collectifs oppositionnels. Il s'agit de resignifier les termes, c'est-à-dire de renégocier voire d'inverser leur charge sémantique et axiologique, en les utilisant dans de nouveaux contextes et de nouvelles scènes d'interpellation (l'insulte adressée par autrui est reprise en première personne).

Comment fonctionnent ces processus de réappropriation ? Quelle est leur portée politique ?

1 « QUEERS READ THIS », tract distribué en juin 1990 durant les Gay Prides de New York et Chicago : <http://www.qrd.org/qrd/misc/text/queers.read.this>

Afin d'explorer ces processus et d'en dégager les mécanismes, nous commencerons par analyser la performativité des insultes et chercherons à comprendre leur rôle dans la construction du genre et de l'hétéronormativité. Puis nous examinerons les possibilités d'une resignification subversive des insultes ainsi que les effets politiques de leur réappropriation par les sujets qui en sont les cibles.

Encadré méthodologique

Afin de mener une réflexion théorique sur la réappropriation des insultes dans les mouvements féministes et queer, je fais dialoguer, dans une perspective interdisciplinaire caractéristique des études de genre, le champ philosophique des études sur la performativité (John L. Austin pour la philosophie du langage et Judith Butler pour les études de genre) avec les travaux contemporains sur l'insulte issus des Études en Genre et Langage² et avec le discours en première personne d'écrivaines féministes et/ou queer. Croiser la réflexion conceptuelle et l'étude empirique favorise une analyse concrète et située des actes de langage. Cela permet de mesurer pleinement le caractère social et politique du langage, ainsi que son rôle dans la construction, comme dans la subversion, du genre.

L'INSULTE, UN ACTE DE PAROLE ?

Les phénomènes de réappropriation d'insultes hétérosexistes sont d'autant plus intéressants à analyser que les insultes les plus fréquemment utilisées en langue française sont sexistes et/ou homophobes : « salope », « putain », « enculé », « pédé », etc. Ces insultes sont utilisées pour tenir des discours haineux non seulement aux membres des groupes sociaux visés, mais aussi aux autres. Ainsi, on va insulter un homme en le féminisant (« fiotte », « femmelette », etc.) et beaucoup d'injures homophobes sont des termes féminins (« tapette », « tarlouze », « tante », etc.). Ces insultes ont différentes fonctions : adressées aux groupes sociaux visés, elles constituent une violence verbale qui s'inscrit dans la continuité d'autres formes de violence (physique, psychologique, politique), enferme dans une catégorie, énonce un verdict social négatif, exprime la haine et la menace. Adressées aux autres, elles constituent des rappels à l'ordre du genre, en sanctionnant tout comportement qui ne s'y conformerait pas. Dans tous les cas, les insultes agissent : elles ne sont pas le simple miroir linguistique des rapports sociaux, mais contribuent à les faire exister.

Pour penser le pouvoir agissant du langage, le philosophe John L. Austin a nommé « performatifs » les énoncés qui, alors qu'ils semblent décrire une situation, font en réalité ce qu'ils disent. L'énoncé « Je lègue cette montre à mon frère » dans un testament, par exemple, ne se contente pas de décrire l'acte de léguer, il *est* cet acte, c'est un énoncé « performatif ». Pour Austin (1991), tout énoncé peut constituer un acte de langage en différents sens : locutoire (je dis), illocutoire (je fais *en disant*, si un certain nombre de conditions sont réunies, et notamment si j'ai l'autorité requise), perlocutoire (mon énoncé a un certain nombre d'effets plus ou moins prévisibles dans le monde et sur autrui).

Austin n'explique pas clairement si l'insulte est, pour lui, de l'ordre du perlocutoire ou de l'illocutoire (Ambroise, 2014). Mais son cadre théorique permet de penser à la fois l'effet (perlocutoire) d'une insulte sur la subjectivité des personnes à qui elle s'adresse, et le caractère social et conventionnel des insultes (certains mots et expressions sont, par

2 Pour une présentation plus complète de ce champ, et de ses rapports aux *Gender and Language Studies* anglophones, on peut se référer à l'introduction du premier numéro de *GLAD! Revue sur le genre, le langage et les sexualités*, première revue francophone consacrée à ces questions (ABBOU et al., 2016).

convention, des insultes. Peu importe que je me sente blessée ou non par une insulte, si elle m'est adressée dans certaines circonstances, j'ai été insultée).

Dans *Réflexions sur la question gay*, Didier Eribon a mobilisé la notion austinienne d'acte de langage pour penser le pouvoir de l'insulte sur la constitution subjective : « Au commencement il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale » (Eribon, 2012 : 25). L'injure est un « verdict », elle « ne cherche pas à me communiquer une information sur moi-même » mais constitue une prise de pouvoir, un pouvoir « de me blesser. De marquer tout mon être de cette blessure en inscrivant la honte ou la peur au plus profond de mon esprit et de mon corps. » (Eribon, 2012 : 26-27) Eribon propose donc de l'analyser comme un « énoncé performatif » : « elle a pour fonction d'instituer et de perpétuer la coupure entre les "normaux" et ceux que Goffman appelle les "stigmatisés", et de faire entrer cette coupure dans la tête des individus. L'injure me dit ce que je suis dans la mesure même où elle me fait être ce que je suis. » (Eribon, 2012 : 28)

Eribon souligne que l'insulte positionne d'emblée les sujets dans un langage, dans un monde social et dans une histoire qui les précèdent. Judith Butler, qui repense la performativité austinienne à partir de la lecture qu'en a proposé Jacques Derrida, insiste sur l'importance de la répétition pour penser le pouvoir du langage. Si l'insulte est performative, c'est parce qu'elle se répète, parce qu'elle est une citation d'énoncés antérieurs et fait écho aux différents contextes où cette même insulte a été adressée à soi-même ou à d'autres. « C'est toujours un chœur imaginaire qui lance l'apostrophe railleuse "queer" ! » (Butler, 2009 : 228) : une insulte comme « queer » renvoie à ses occurrences passées, présentes et futures, au chœur de tou.te.s celles et ceux qui l'utilisent et la répètent. C'est pourquoi une insulte perd souvent en force lorsqu'elle n'est plus usitée : si l'on me traite de « maraude » ou de « ribaude », il y a de fortes chances pour que je sois moins touchée que si l'on me traite de « salope ». Non pas parce que l'insulte serait en soi moins violente, mais parce qu'elle n'est pas inscrite de la même manière dans notre contexte social et historique.

Si l'insulte tire en partie son pouvoir de la répétition, sa force vient aussi du fait que quelqu'un.e, en la disant, s'en fait le relais, incarne la norme et actualise la violence sociale. Elle fait concrètement exister les sanctions négatives dont on peut être la cible lorsqu'on déroge aux normes. Elle constitue ainsi un outil de contrôle social : le « spectre de l'injure » (Dayer, 2017 : 129) plane sur les conduites, crée un sentiment de peur, pousse les personnes à adopter tel ou tel comportement, et modèle les subjectivités.

ROLES SOCIAUX DES INSULTES

En tant qu'acte de parole répété, qui actualise l'injonction normative ou menace comme une violence dont on peut à tout moment devenir la cible, l'insulte hétérosexiste contribue à produire et maintenir un certain ordre social du genre et des sexualités. Par son contenu sémantique et axiologique, elle véhicule des représentations stéréotypées et dégradantes sur les groupes sociaux opprimés. Elle contribue alors à la naturalisation de leur domination : cette dernière est présentée comme légitime parce que fondée en nature, dans une différence de nature entre oppresseur.e.s et opprimé.e.s (Guillaumin, 1992). Ainsi, par exemple, de nombreuses insultes « déshumanisent symboliquement » (Rosier, 2017) les femmes, en les animalisant (« chienne », « thon », « vache », « morue »), en les objectifiant (« planche à repasser », « cruche », « quiche », « cageot »), en les sexualisant (« salope », « suceuse »), en les pathologisant (« hystérique », « ménopausée », « frigide »). Comme le révèle une analyse intersectionnelle, les stéréotypes sexistes dégradants véhiculés par les insultes varient en fonction de la position de leurs cibles dans les rapports sociaux de race, de classe, d'âge et de sexualités. Le terme « cagole », par exemple, qui peut être utilisé pour

stigmatiser la féminité jugée vulgaire de certaines femmes des classes populaires³, est à la fois sexiste et classiste, « guenon » à la fois sexiste et raciste. L'âge apparaît aussi comme un facteur déterminant, les femmes âgées étant souvent ramenées à leur âge par l'utilisation de l'épithète « vieille » dans des syntagmes insultants (Delarre, 2020).

Certaines insultes incarnent quant à elles des identités stigmatisées, des figures-repoussoirs, qui dessinent en négatif les normes de genre auxquelles doivent se plier les individu.e.s. Isabelle Clair, dans une enquête réalisée auprès de jeunes de milieux populaires, met ainsi en évidence le rôle des insultes de « pédé » et de « pute » dans la socialisation genrée des adolescent.e.s :

« “Pute” et “pédé” renvoient à deux dimensions de l'ordre hétérosexuel. D'une part, la différenciation des sexes : chaque sexe a sa propre figure repoussoir et le risque de s'y voir associé.e n'est pas le même. D'autre part, la hiérarchisation des sexes : alors que les garçons doivent faire la preuve continue qu'ils ne sont pas des “pédés”, c'est-à-dire qu'ils ont leur place dans le groupe de sexe dominant, les filles sont a priori suspectes d'être toutes des “putes”, du fait de leur position inévitablement inférieure dans la classification des groupes de sexe » (Clair, 2012).

Ainsi, par leur contenu comme par leurs usages, les insultes contribuent à produire et maintenir le genre comme rapport social inégalitaire et hiérarchisé, et le système de normes qui naturalise le binarisme de genre et l'hétérosexualité. Elles ont, à ce titre, un effet sur la construction des personnes qui en sont les cibles.

CONTINUUM DES VIOLENCES ET VULNERABILITE AU LANGAGE

Butler remarque que, lorsqu'on dit que les mots peuvent « blesser », on recourt au vocabulaire du corps pour penser le pouvoir des discours : nous n'avons pas de vocabulaire spécifique à la blessure linguistique. Ainsi, en langue française, le terme « insulte », emprunté au latin médiéval, renvoie étymologiquement à l'« assaut », à l'« attaque » (Rey et Horde, 2006 : 1853). Et un grand nombre d'insultes hétérosexistes font référence au corps : par métonymie, la personne peut être associée à une partie du corps qui est, dans le même temps, dévalorisée (« con », « trou du cul »). La notion de saleté corporelle est constitutive de nombreuses injures : dans l'étymologie des termes (« salope⁴ », « putain⁵ ») ou par l'adjonction de l'adjectif « sale » à une injure (« sale pute »). Mais si la dimension somatique de la blessure linguistique « est nécessaire à sa compréhension » (Butler, 2017 : 25), ce n'est pas seulement parce que certaines insultes visent spécifiquement le corps. C'est aussi parce qu'elles s'inscrivent dans un « continuum » : les violences verbales, physiques, psychiques et politiques doivent être pensées ensemble, dans leur continuité, leur répétition et leur dimension structurelle, afin de mieux comprendre leurs effets destructeurs sur les personnes qui en sont les cibles⁶.

Pour Butler, le vocabulaire de la blessure linguistique que l'on associe à l'insulte révèle un pouvoir plus général des mots sur les corps : « Non seulement certains mots ou certaines façons de s'adresser à autrui peuvent menacer son bien-être physique ; mais son corps peut, au sens fort, être alternativement fortifié ou menacé par les différentes manières dont on s'adresse à lui. » (2017 : 25)

Cela tient au fait que le corps, dans ses multiples dimensions (comme corps biologique, corps social et corps vécu), est affecté par le traitement social dont l'individu.e

3 *Revue Z* n°10, « Marseille II », Montreuil, 2017 : 10-14.

4 Qui vient de « sale huppe », oiseau réputé sale parce qu'il ne nettoierait pas bien son nid (Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., III : 3367).

5 Qui vient de l'ancien français pour « puant, sale ».

6 L'idée d'un continuum des violences sexuelles est défendue par Liz Kelly (2019).

peut faire l'objet : le pouvoir des mots sur le corps s'ancre dans une vulnérabilité plus fondamentale des sujets au langage. Nous sommes, dit Butler, « des êtres de langage » (2017 : 21). Nous sommes constitué.e.s par les interpellations sociales, les noms qu'on nous donne, les catégories auxquelles on nous assigne, les discours qu'on nous tient et que nous tenons. Ils jouent un rôle déterminant dans la constitution des subjectivités.

PUISSANCE D'AGIR ET REAPPROPRIATIONS SUBVERSIVES

Si les discours tirent leur pouvoir performatif de l'organisation sociale dans laquelle ils s'enracinent, réciproquement, ils sont susceptibles d'y agir et de la modifier. Le langage et le monde social ne sont pas deux sphères séparées, où les discours ne feraient que refléter une hiérarchie sociale préexistante, mais le social a une dimension discursive, les discours n'agissent pas de l'extérieur. Butler s'appuie sur cette idée pour affirmer le pouvoir de rupture d'un énoncé avec son contexte initial, et la possibilité de resignifier l'injure en la répétant dans un nouveau contexte.

Dans *Le Pouvoir des mots*, elle entre ainsi en débat avec plusieurs auteurs et autrices qui cherchent à lutter contre les « discours de haine » en les faisant reconnaître comme des actes d'oppression et de subordination, plutôt que comme de simples « expressions » qui devraient être protégées par le premier amendement de la Constitution états-unienne sur la liberté d'expression. Elle s'oppose notamment à Catharine MacKinnon et Rae Langton, qui défendent le pouvoir performatif de la pornographie, qu'elles considèrent comme un acte illocutoire de subordination, d'abus sexuel, de discrimination et de réduction au silence.

Pour Butler, cette conception pose problème d'un point de vue conceptuel et politique. D'abord, elle fait du discours pornographique un discours tout-puissant, qui aurait le pouvoir de constituer pleinement la réalité sociale. Ce faisant, MacKinnon oublie non seulement que tout acte de parole peut échouer (les discours ne sont pas tout-puissants), mais elle laisse également de côté les effets perlocutoires des actes de parole : si nous sommes vulnérables au langage, notamment aux insultes, cela ne signifie pas qu'elles ont un pouvoir « souverain ». On peut leur faire perdre de leur force blessante en les réemployant dans un contexte militant ou amical, par exemple. La contingence des effets perlocutoires, qui inscrit les actes de discours dans une « temporalité ouverte », permet de penser la subversion, la réappropriation, le détournement, la recontextualisation : « [L]e fossé qui sépare l'acte de discours de ses effets futurs a des implications prometteuses : c'est le point de départ d'une théorie de la puissance d'agir linguistique qui offre une alternative à la recherche incessante de solutions légales au problème de la violence verbale. » (Butler, 2017 : 38).

En effet, la stratégie politique de MacKinnon, qui vise la censure de la pornographie, paraît dangereuse à Butler : elle prend plusieurs exemples montrant que les institutions d'État, structurellement sexistes et homophobes, attribuent une performativité à certains discours pour les réprimer et les condamner. Contre « la censure d'État », elle défend donc l'intérêt d'une « lutte linguistique, sociale et culturelle » (Butler, 2017 : 69-70), et le développement de contre-cultures, féministes et queer, qui développent des espaces, des relations, des rapports au corps et au sexe, des modes de vie alternatifs et contestataires. Ainsi, par exemple, des insultes comme « *slut* » (« salope ») et « *whore* » (« pute ») peuvent être revendiquées par des militant.e.s pro-sexe et mobilisées dans le cadre de pratiques de sexe et de productions pornographiques féministes et queer, notamment BDSM (Paveau, 2014). La réappropriation d'insultes s'inscrit alors dans un processus contre-culturel.

LA REAPPROPRIATION D'INSULTES COMME LUTTE POLITIQUE

Dans un article sur les pratiques de resignification subversive sur le web, la linguiste Marie-Anne Paveau dresse un état de l'art détaillé des travaux sur la resignification dans différentes disciplines et différents contextes académiques. Elle rappelle qu'avant les travaux

de Butler, la resignification était pensée, dans le champ des *Cultural Studies* anglophones, comme *linguistic reclamation*, notion qui « se réfère à la manière dont les femmes se saisissent des mots, notamment péjoratifs, qui les nomment, et des discours tenus sur elles ou à leur place pour construire leur univers discursif propre et obtenir et affirmer leur pouvoir sur elles-mêmes. » (Paveau, 2019) Elle propose une liste de sept critères linguistiques-(techno)discursifs de la resignification, qui éclaire les divers rôles politiques que peut jouer la réappropriation d'insultes, notamment dans les luttes féministes et queer.

Prise de parole et auto-désignation

Comme le montre le critère énonciatif (3) de la typologie proposée par Paveau, selon lequel « le sujet blessé est à l'origine énonciative de la réponse, qu'il reprenne l'énoncé blessant à son compte comme auto-catégorisation, ou qu'il en effectue une simple recontextualisation », la réappropriation d'insultes a pour premier effet notable de renverser l'ordre du discours déterminant *qui* parle. En effet, occuper une position opprimée dans les rapports sociaux va généralement de pair avec le fait d'être réduit.e au silence, de ne pas être écouté.e, de ne pas pouvoir faire effet par son discours, ni faire valoir ses propres mots comme catégories partagées (Rancière, 1995). Le pouvoir politique est un pouvoir de se nommer et de nommer les autres (Delphy, 2008). Dans ce contexte, se réapproprier une insulte c'est à la fois prendre la parole et affirmer son pouvoir de se nommer soi-même. C'est aussi visibiliser des modes de vie, des pratiques, des existences minoritaires contre l'injonction au silence et l'assignation au « placard » (Kosofsky-Sedgwick, 2008).

Ce phénomène est particulièrement sensible chez certaines écrivaines militantes féministes et queer, qui s'appuient sur la réappropriation d'une insulte renvoyant à une identité stigmatisée pour s'engager dans un processus littéraire et créatif. Itziar Ziga, par exemple, qui se définit comme « une salope basque, féministe radicale, grossière et pamphlétaire » (Ziga, 2020 : 24), est l'autrice d'un essai autobiographique intitulé *Devenir chienne*, qui constitue une réappropriation à la fois individuelle et collective (au travers de portraits de ses amies) de l'insulte « chienne ». Cette revendication du mot s'accompagne d'une resignification subversive, féministe et « chienne » des codes de la féminité. Elle va de pair avec la réappropriation du terme « pute », stigmaté que Ziga analyse et revendique dans une perspective sociale et politique.

Dianna J. Torres, activiste, artiste et performeuse féministe queer, créatrice du collectif « Perrxs horizontales » déploie elle aussi dans *Pornoterrorisme* une parole à la fois politique et poétique depuis la revendication d'insultes et d'identités stigmatisées :

« Ainsi, je m'appelle virago, gouine, déviée, perversie, délinquante, blasphématrice, moche, malade. Ce serait une perte de temps absolue que d'essayer de se battre contre cette pratique si étendue d'étiquetage (moi-même je le fais souvent sans m'en rendre compte), et ce ne serait pas juste de s'en contenter. Je m'érige alors dans tout ce qu'on me dit pour l'être avec franchise, avec raison, plus et mieux chaque jour, pour construire avec tout cela une identité bâtarde, fille de mille péchés, me faisant être finalement ce que je suis, me rapprochant d'autres monstres afin d'établir des alliances. » (Torres, 2012 : 18-19.)

Habiter les divers noms qu'on lui donne, les diverses insultes qu'on lui adresse, permet à Torres de développer une identité multiple, « bâtarde » et subversive, qui se retourne finalement contre les normes et les identités de genre qu'on a pu chercher à lui imposer.

« Les hordes de monstres que vous-mêmes avez générées, elles sont maintenant réveillées et nous serons présentes au-delà de vos pires cauchemars. Nous sommes une réalité imparable. Nous hériterons du monde, et vous, porcs qui détenez ce pouvoir qui vous paraît maintenant si solide, serez enterrés avant même de vous en rendre compte. Alors, nous, les mutantes, les putes, les viragos, les transgéniques iront profaner vos

tombes, jouir sur elles et les pulvériser. C'est le monde qui vous attend. » (Torres, 2012 : 77.)

La réappropriation donne ainsi naissance à des identités politiques nouvelles, contingentes, nées de l'insulte et du stigmatisme plutôt que fondées sur une essence ou une identité individuelle stable. Comme le souligne Marie-Émilie Lorenzi dans un article sur le mot « queer » et ses traductions en contexte francophone, la revendication de termes injurieux permet aux groupes stigmatisés d'être acteurs de leur propre énonciation et de leur propre nomination, et de faire ainsi valoir leur propre image, leur propre compréhension, leur propre récit d'eux-mêmes, « limitant dès lors la possibilité pour les personnes qui lui sont extérieures d'intervenir dans [leur] dénomination. » (Lorenzi, 2017)

Critique et contre-stéréotypes

En tant que contre-récit, contre-discours et lutte idéologique faisant valoir des significations alternatives, la réappropriation d'insultes déploie un geste critique – qui affirme la contingence et l'illégitimité de l'ordre social, déconstruit les discours dominants et affirme le pouvoir transformateur des minorités. Ce geste porte à la fois sur les normes dominantes de genre et de sexualités et sur la langue qui les véhicule. Il est d'autant plus fort qu'il se déploie souvent dans des contextes où il visibilise le dissensus et la contestation (manifestations, rassemblements, brochures, tracts, affiches, chansons, etc.).

Stéphanie Kunert a analysé la manière dont les stéréotypes sur les minorités sexuelles et les minorités de genre développés dans les médias sont non seulement dénoncés par les activistes, mais détournés, braconnés, tordus :

« Ces appropriations critiques sont, dans la pratique militante du stéréotypage (repérage et déconstruction critique des stéréotypes culturels) une forme de pratique sémiotique non dite (qui ne se désigne pas comme telle) : une sémioclastie, au sens barthésien du terme (lecture critique des idéologies dans les discours qu'elle décrypte). [...] [U]ne sémioclastie créative, car elle crée d'autres effets de signification des représentations qu'elle dénonce et détourne. » (Kunert, 2012)

La sémioclastie est une activité critique qui vient déconstruire l'apparente évidence ou naturalité de certains phénomènes – comme le binarisme homme/femme, les identités de genre assignées, la norme hétérosexuelle. Le détournement politique du terme « queer » est un geste sémioclastique : revendiquant une identité politique contingente, fondée sur l'insulte et la violence sociale, il remet en cause à la fois les stéréotypes homophobes et la naturalité, la légitimité des catégories identitaires assignées.

Ce processus critique s'appuie sur une remise en question de la langue avec laquelle on (se) dit. Par exemple le slogan « Matérialisme hystérique », créé lors de la manifestation du 1^{er} mai 1976 (App, Faure-Fraisse, Fraenkel et Rauzier, 2011 : 71), détourne ironiquement la locution « matérialisme historique » pour dénoncer l'invisibilisation des questions féministes dans les mouvements gauchistes des années 1970 et mettre en valeur la réappropriation d'une perspective matérialiste par les féministes. Ce slogan se réapproprie ironiquement le terme « hystérique », historiquement utilisé pour pathologiser les femmes et délégitimer leurs révoltes. La critique sociale est aussi une critique de la langue. De même, le récent slogan « Macron, Macron, on t'encule pas, la sodomie, c'est entre ami.e.s » constitue une réappropriation subversive de l'insulte « enculé.e » contre les discours homophobes. Il questionne ensemble l'idéologie dominante, les normes sexuelles et leur langage.

Revalorisation, réparation

Comme l'illustre le slogan « Pédé ? Merci, toi aussi ! », la réappropriation d'insultes peut consister en un renversement du stigmatisme, dans un processus à la fois revalorisant et

réparateur. La réappropriation procède alors selon la stratégie de l'antiparastase (Lorenzi, 2017), figure de rhétorique consistant à assumer le fait incriminé pour en défendre l'intérêt, la beauté ou la valeur. Elle vient s'opposer aux normes de genre, de sexualité, de race, de classe et d'âge, et aux hiérarchies qu'elles construisent entre les corps, les vies et les groupes sociaux.

La revalorisation peut aussi s'opposer à l'invisibilisation de certains récits et de certaines pratiques. Le slogan « Première, deuxième, troisième aspiration / Nous sommes toutes des salopes avortées », par exemple, reprend l'insulte « salope », dans une perspective de fierté revendicatrice, pour visibiliser l'ampleur de l'avortement, le fait qu'il « nous » concerne « toutes », et lutter contre le tabou qu'il représente, contre la culpabilisation de celles qui avortent à plusieurs reprises. La revendication de l'identité « salope » conteste la norme de genre (la distinction entre les « bonnes » et les « mauvaises » femmes) qui sous-tend le stéréotype selon lequel l'avortement serait réservé à des femmes immorales à la sexualité incontrôlée. La réappropriation du stigmate permet de visibiliser un phénomène et d'affirmer une communauté d'expériences dans une perspective de lutte.

Le mouvement de revalorisation peut avoir une fonction et une portée réparatrices. Prenant acte du fait que l'injure blesse les sujets, la réappropriation ne cherche pas à supprimer toute trace de l'insulte, mais à en conserver la mémoire comme pour exiger une réparation à la fois individuelle et collective, historique.

La réappropriation du terme de « sorcière » s'inscrit parfois dans cette perspective. Qualification ayant conduit à la mort des dizaines de milliers de femmes lors des « chasses aux sorcières », devenue une insulte puis le nom d'une figure ambivalente, mi-repoussoir, mi-sympathique, « sorcière » est aujourd'hui une dénomination revendiquée par de nombreux groupes féministes engagés dans des pratiques auto-gynécologiques, des luttes éco-féministes, des pratiques ésotériques ou des formes de spiritualité. La réappropriation de ce terme, comme le montre le slogan « Nous sommes les petites filles des sorcières que vous n'avez pas tuées », fait écho à l'épisode historique de la « chasse aux sorcières » constitutif de notre modernité, où les femmes ont été exclues d'un savoir-pouvoir sur leurs propres corps (Dorlin, 2009). Cette réappropriation historique a une dimension à la fois contestataire et réparatrice. Elle s'accompagne d'une revalorisation des corps et des pratiques stigmatisées par les normes de genre et de sexualité (par exemple la vieille femme, la célibataire sans enfants chez Mona Chollet (2018), ou les relations affectives et politiques entre femmes chez Starhawk (2015)).

Cette double dimension de réparation (qui implique la mémoire et la reconnaissance du tort qui a été fait) et de revalorisation (qui défend la valeur des sujets stigmatisés) est aussi présente dans la réappropriation de « queer ». C'est en partie pour cette raison que l'usage non-traduit de « queer » en contexte francophone a pu faire débat dans certains groupes militants, qui lui ont préféré d'autres expressions comme « transpédégouines » ou « TorduEs ». Comme le souligne une militante de la Marche des TorduEs : « On voulait revendiquer en un sens plus radical. Ce mot-concept importé perdait de sa pertinence en français. Personne t'insulte de « queer » dans la rue ici. On te traite de pédé, de tapette et autres. » (Molinier, 2010).

Une autre militante explique que la réappropriation du mot « TorduEs » consistait en une sorte de « francisation » du mot « queer » : pas seulement une traduction, mais une manière de reproduire, en français, le geste politique de réappropriation d'une insulte. Pour Marie-Émilie Lorenzi, les choix de « transpédégouines » ou « TorduEs » vont davantage dans le sens ouvert par le militantisme queer aux États-Unis : resignifier l'insulte pour politiser la honte, dans une logique « stigmaphile » consistant à revendiquer la non-conformité aux normes et à rendre inefficace la portée infamante du stigmate. Ils permettent de résister aux processus de dépolitisation du « queer » par divers usages qui en sont faits en France,

notamment en contexte académique⁷, et accompagnent un processus de politisation des identités « plurielles et déviantes » (Lorenzi, 2017). Comme l'indique le squat toulousain le Trou de balle :

« Transpédégouine : ce sont des identités politiques et pas seulement des identités sexuelles ou de genre. [...] Nous visibilisons la multiplicité des corps et des identités. [...] Nous inventons des nouvelles formes d'expression de soi et nous revendiquons des identités collectives en marge des catégories dominantes. Nous mettons en place des solidarités communautaires : matérielles, créatives, affectives, politiques. » (Cité in Lorenzi, 2017).

La création du néologisme « transpédégouine » constitue une réappropriation collective de plusieurs insultes, qui garde vive la mémoire de la blessure linguistique comme trace de l'oppression, et accompagne la construction d'alliances, de solidarités et d'une lutte commune.

Construction de collectifs

Comme le met en évidence le critère sociosémantique (6) de la typologie proposée par Paveau, la resignification repose sur le fait que « l'usage recontextualisé de l'insulte est jugé acceptable et reconnu en tant que tel par les sujets concernés, formant un sujet collectif ». Et l'insulte ne fonctionne comme « axiologique de solidarité » que selon certains critères contextuels : « l'attitude du locuteur par rapport à son énoncé, l'appartenance au groupe et le rapport au contexte » (Lagorgette et Larrivée, 2004). L'appartenance au groupe est particulièrement déterminante dans les cas de réappropriation, puisque ce sont alors les sujets visés par l'insulte qui se la réapproprient, individuellement et collectivement. Comme nous l'avons vu avec « transpédégouine », la réappropriation peut alors jouer un rôle dans la construction d'un sujet politique collectif, qui ne se définit pas par ses caractéristiques ou son identité propres mais par la blessure, l'oppression qu'il subit et sa position dans les rapports sociaux. « Ces dénominations participent en partie à l'élaboration d'un activisme à partir de catégories identitaires politiques, garanties de la mobilisation collective, mais sans pour autant reconduire des identités enfermantes et sclérosantes qui risquent de “forclure le sujet politique” (Butler 2005a). » (Lorenzi, 2017).

La réappropriation d'insultes peut ainsi soutenir la construction de ce que Butler appelle des « politiques de coalition », qui renoncent à fonder la lutte sur une identité donnée, stable et définitive, pour explorer plutôt les manières dont des sujets politiques collectifs et polyphoniques peuvent se construire dans et par la lutte.

À partir de là, on peut interroger la capacité de certaines réappropriations à ouvrir de tels possibles pour l'action collective. Les *SlutWalks*, ou Marches des Salopes, par exemple, lancées à Toronto en 2011 contre les propos d'un officier de police ayant affirmé que les femmes devraient éviter de s'habiller comme des salopes (*sluts*) si elles ne veulent pas être agressées sexuellement, et organisées ensuite dans des dizaines de pays, ont fait l'objet de critiques de la part de certaines féministes Noires Américaines, qui « ont dénoncé le medium de la *SlutWalk* comme étant le privilège de jeunes femmes blanches, éduquées, de classe moyenne à aisée. [...] “En tant que femmes et filles noires [...], nous n'avons ni le privilège ni l'espace pour nous proclamer ‘salopes’.” (Black Women's Blueprint, 2011) » (Mercier, 2016). Si la réappropriation de l'insulte « salope » peut jouer un rôle politisant et créer des liens entre différentes expériences, elle n'y parvient pas dans tous les contextes et pour toutes

7 Pour Paco VIDARTE, « le queer est l'antithèse de l'université, le non-universalisable », et pour Paul PRECIADO, « toute une série de discours normalisants aussi bien médiatiques (pinkinisation des identités) qu'académiques qui vont s'annexer l'épithète queer pour le prendre dans leurs propres effets de savoir-pouvoir » (ADAM, 2018 : 52)

les personnes visées par l'insulte. C'est pourquoi il peut être important d'interroger les réappropriations, lorsqu'elles fonctionnent comme des identités politiques, à l'aune des sujets collectifs qu'elles produisent.

Conclusion

Les insultes peuvent constituer des actes de parole qui tirent leur force du contexte historique et politique dans lequel elles sont produites, et notamment des rapports sociaux oppressifs, qu'elles contribuent à construire et à perpétuer. Elles peuvent fonctionner comme des performatifs, qui catégorisent, sanctionnent et normalisent. Du fait de la vulnérabilité fondamentale des sujets au langage et aux adresses qui leur sont faites, elles ont des effets perlocutoires sur les corps et les subjectivités des personnes qui en sont les cibles. Ce pouvoir des insultes explique le rôle politique que peut jouer leur réappropriation dans les mouvements féministes et queer : leurs effets étant contingents et fonctions du contexte, les insultes peuvent être resignifiées, détournées et subverties dans une perspective politique émancipatrice, critique, contestataire, revalorisante, réparatrice, pour accompagner la politisation des identités et la construction de collectifs de lutte.

Références bibliographiques

- ABBOU Julie, CANDEA Maria, COUTANT Alice, GERARDIN-LAVERGE Mona, KATSIKI Stavroula, MARIGNIER Noémie, MICHEL Lucy et THEVENET Charlotte, « GLAD! revue féministe et indisciplinée », 2016, *GLAD!* n°1 : <http://journals.openedition.org/glad/260>.
- ADAM Zoe, 2018, *Praxis Queer : les corps queers comme sites de création et de résistance*, Thèse de doctorat en Art et histoire de l'art. Université Charles de Gaulle-Lille III.
- AMBROISE Bruno, 2014, « Illocutoire ou perlocutoire ? Retour et détours sur une distinction fondatrice », Paris : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01091859/document>
- APP Corinne, FAURE-FRAISSE Anne-Marie, FRAENKEL Béatrice et RAUZIER Lydie, 2011, *40 ans de slogans féministes : 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, iXe.
- AUSTIN John L., [1962] 1991, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- BUTLER Judith, [1993] 2009, *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Amsterdam.
- BUTLER Judith, [1997] 2017, *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, Paris, Amsterdam.
- CERVILLE Maxime et QUEMENER Nelly, 2016, « Queer », *Encyclopédie critique du genre*, J. Rennes et al., Paris, La Découverte, p. 529-538.
- CHOLLET Mona, 2018, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Paris, La Découverte.
- CLAIR Isabelle, 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses* n°60, vol. 1, p. 67-78.
- DAYER Caroline, 2017, *Le pouvoir de l'injure. Guide de prévention des violences et des discriminations*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- DELARRE Sébastien, 2020, « Injures raciales et condition sociale d'après les enquêtes françaises de victimation », *Médecine & Hygiène* n°44, vol. 1, p. 11-48.
- DELPHY Christine, 2008, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Paris, La Fabrique.
- DORLIN Elsa, 2009, *La matrice de la race : généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte.
- ERIBON Didier, 2012, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion.
- FAYOLLE Caroline, 2018, « Des corps "monstres". Historique du stigmatisme féministe », *GLAD! Revue sur le genre, le langage et les sexualités* n°4 : <https://journals.openedition.org/glad/1034>.
- GUILLAUMIN Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-femmes.
- KELLY Liz, [1987] 2019, « Le continuum de la violence sexuelle », *Cahiers du Genre* n° 66, vol. 1, p. 17-36.
- KOSOFSKY-SEDGWICK Eve, [1991] 2008, *Épistémologie du placard*, Paris, Amsterdam.
- KUNERT Stéphanie, 2012, « Dégenrer les codes : une pratique sémiotique de défigement », *Semen* n°34 : <https://journals.openedition.org/semen/9770>
- LAGORGETTE Dominique, LARRIVÉE Pierre, 2004, « Introduction », *Langue française* n°144, vol. 4, p. 3-12.
- LORENZI Marie-Émilie, 2017, « "Queer", "transpédégouine", "torduEs", entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe queer », *GLAD!* n°2 : <https://journals.openedition.org/glad/462?lang=en>
- MERCIER Élisabeth, 2016, « Sexualité et respectabilité des femmes : la SlutWalk et autres (re)configurations morales, éthiques et politique », *Nouvelles Questions Féministes* n°35, 2016/1, p. 16-31.

- MOLINIER Pascale, 2010, « Tumultueuses, furieuses, tordues, trans, teuff... féministes aujourd'hui. Cinq militant.e.s dans la bataille », *Multitudes* n°42, vol. 3 : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2010-3-page-43.htm>
- PAVEAU Marie-Anne, 2014, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine.
- PAVEAU Marie-Anne, 2019, « La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel », *Langage et société*, n°167, vol. 2, p. 111-141.
- RANCIERE Jacques, 1995, *La Mésentente : politique et philosophie*, Paris, Galilée.
- STARHAWK, [1982] 2015, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis.
- TORRES Diana J., [2011] 2012, *Pornoterrorisme*, Azkaine, Gatuzain, p. 18-19.
- REY Alain et HORDE Tristan (dir.), 2006, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, II.
- ROSIER Laurence, 2017, *De l'insulte... aux femmes*, 180° éditions, section « L'insulte figure de style ».
- ZIGA Itziar, [2009] 2020, *Devenir chienne*, Paris, Cambourakis.